

## CHAPITRE I

### Palmyre ou la *fanm' flèr*

Depuis des heures, l'orage grondait. La pluie allait venir en trombes pour s'arrêter au bout de quelques minutes. Elle dégringolerait avec fracas sur les toits des maisons et on croirait entendre chanter en cascades des petites pierres sur les tôles de zinc. Arrivée avec force sur le sol argileux de la cour, elle creuserait des rigoles et emplirait d'eau les caniveaux près du trottoir. Alors il ferait bon mettre des allumettes, des bateaux de papier, ou bien encore, la chaussure régomme, pour faire la course dans l'eau qui courait se jeter dans le *masi-grondé*, ces trous d'évacuation, collecteur des eaux de pluie et de toutes les saletés pour les déposer plus loin, à la mer... On déclarerait la chaussure perdue à la mère et comme toujours, il y aurait *laplich*, fessée douloureuse à la liane cerise, terreur des enfants de chez nous. C'était devenu la coutume à chaque saison des pluies, et tous les enfants le savaient.

On était jeudi, il n'y avait pas école ce jour-là, Man Physe était partie travailler, Man Nana était au marché, Palmyre la fille aînée de Céphyse, Man

Physe pour les intimes, s'occupait de ses frères et surtout de la petite Renotte, tandis qu'Eulalie, la filleule, faisait la cuisine et le ménage.

Assise sur un petit banc de bois, Palmyre apprenait sa leçon. Une odeur de haricots parfumés à la cannelle flottait dans l'air, effacée par instants, par celle du porc fricassé. Médor, le chien fidèle, endormi, sursautait régulièrement dans son sommeil, perturbé sans nul doute, par ces effluves.

Palmyre avait du mal à se concentrer, elle était attentive au grondement lointain qui annonçait l'imminence de l'ondée.

Comme piquée par une guêpe, elle se leva d'un coup, enleva sa robe, et en petite culotte de calicot blanc, resta debout au milieu de la cour, les yeux fermés, les bras croisés sur la poitrine. La pluie allait tomber, elle le savait. Ce fut rapide, inattendu, une pluie diluvienne, drue, tiède, intense, magnifique s'abattit sur la jeune fille, elle s'ébroua, levant son visage au ciel, sautant, dansant de joie. En quelques minutes elle fut trempée. Soudain, Palmyre leva les bras et ses petits seins de jeune fille s'offrirent à la vue de Joseph, le voisin qui, une fois de plus, guettait Eulalie à travers les lattes de bois gôlette, espérant enfin obtenir un rendez-vous.

Joseph écarquilla les yeux, se pénétrant de la vision merveilleuse de cette fille au teint de miel. Elle était jolie, Palmyre. Grande, élancée, elle avait des yeux en amande, de longues jambes et des rondeurs naissantes qui promettaient. D'ailleurs depuis quelques temps, sa mère lui demandait d'éviter de se découvrir ainsi. Elle dut s'en souve-

nir, car à peine la pluie avait-elle cessé qu'elle rentra dans la maison. Joseph s'écarta de la barrière, la petite ne l'avait pas remarqué. Il reviendrait plus tard voir Eulalie.

Il n'avait jamais vu cette jeune fille, il ne voulait pas croire que c'était Palmyre, mais quel âge avait cette enfant, il se souvenait à peine d'elle, elle ne pouvait pas avoir autant grandi. Bref, sa pensée revint à Eulalie, c'était beaucoup plus important, il y avait deux mois qu'il lui faisait la cour, sans succès, pourtant il n'avait pas lésiné sur les moyens. Il s'était rendu à la messe de cinq heures plusieurs fois, dans le seul but de la raccompagner à l'issue de celle-ci, en bon voisin qu'il était. Il l'avait accompagnée au marché, il l'avait même aidée à pousser le landau de Renotte lors des promenades à la place des Amandiers. Il ne savait plus quelle tactique utiliser, il avait pensé à lui écrire des poésies mais son vocabulaire n'était pas fameux. Et puis il s'était dit que la poésie n'était pas vraiment son affaire. Déjà à l'école, son maître lui répétait souvent que ce serait un bon à rien, juste bon pour mâcher le couac en parlant le patois paternel. Alors, se mettre à écrire des poésies après cette école-là, *awa!*

Il était même allé jusqu'à faire des mouvements abdominaux dans la cour, torse nu, avec le secret espoir qu'elle aurait remarqué ses pectoraux. Ce que ses phrases n'arrivaient pas à susciter, sa puissante musculature le ferait, surtout que la saison des pluies arrivait et qu'il n'était pas bon d'être seul à ce moment-là. Avec les pluies, la

jeune femme voudrait certainement de quelqu'un auprès d'elle et il voulait être présent.

Joseph rêvait d'Eulalie très souvent, il rêvait de ses seins lourds qui débordaient parfois de son corsage, et de voir ses rondeurs s'agiter devant lui quand il lui arrivait de la suivre, lui faisait chaud au ventre.

Joseph était militaire, quand il n'était pas à la caserne, il était chez sa tante Gisèle, dans une petite chambre au fond de la cour mitoyenne de celle de Man Physe, séparée par une barrière de bois gôlette, d'un mètre et demi de haut, barrière symbolique qui permettait presque tout aux voisins. Ils se parlaient, se passaient des choses régulièrement et la franchir était un jeu d'enfant.

Agé de vingt-trois ans, Joseph était un beau noir, de taille plutôt moyenne. Il était fort et musclé, toujours souriant, ses dents très blanches éclairaient son visage noir. Il était fier, arrogant et sûr de lui. De plus, son succès auprès des femmes était évident, il était étonné de la réticence d'Eulalie.

Le jeune homme était heureux, sans souci. L'armée pourvoyait à tous ses besoins, il était nourri, logé. Hors de la caserne il avait sa tante qui l'hébergeait. Ses parents lui envoyaient de bonnes choses de la campagne. Joseph n'allait pas les voir souvent, il s'était habitué à la ville et ne voulait plus entendre parler de campagne, d'abattis, d'animaux, etc. Il rêvait de jouer dans un orchestre plus tard, sa clarinette était sa seule et véritable amie, il souhaitait en jouer toute sa vie. De plus, il rêvait de voyages, de pays lointains, il ne ferait pas long feu

dans cette petite ville, il était fait pour des horizons plus vastes et puis, il y avait tant de belles femmes partout dans le monde, il les aimait et pensait bien en connaître beaucoup.

En ce moment, c'était Eulalie qui l'intéressait, elle était plutôt coriace, elle avait piqué sa curiosité et il n'aurait de cesse de la séduire.

\*

\* \*

Les cerises jonchaient le sol, faisant çà et là, des petites tâches rouges ou grenat. Palmyre prit un panier pour les ramasser, se réjouissant à l'avance, à l'idée des bocaux de confiture qu'allait confectionner Man Nana sa grand-mère, celle-ci faisait de la confiture avec tous les fruits du jardin, goyaves, prunes de cythère, tamarins, cocos, bananes et autres. Comme d'habitude, Palmyre avait revêtu une robe de sa mère qui bâillait de partout, elle était presque aussi grande que celle-ci mais beaucoup plus menue. Quel démon poussait les petites filles à revêtir les robes de leur mère ? Désir de se vieillir, de grandir plus vite, peut-être ?

Elle se baissa pour aller à la recherche de quelques cerises égarées près de la barrière voisine et ses yeux rencontrèrent, soudain, des chaussures énormes, puis des chaussettes marron d'où émergeaient deux jambes musclées, poilues, noires, un short de couleur kaki les surmontait et au bout de tout cela, un homme noir aux dents blanches, au sourire large, au regard vif absolument amusé par

l'étonnement de la jeune fille. Palmyre rencontra son regard pétillant, confuse, ne sachant que faire. Son cœur battait fort, elle avait eu peur, vraiment peur, il ne semblait pas méchant ce jeune homme, c'était le voisin, elle l'avait déjà aperçu. Oh ! Le polisson, il regardait dans son corsage ! Mon Dieu ! Pourquoi avait-elle mis cette robe. Elle la serra au cou, prit son panier, s'appêtant à partir.

Joseph, souriant, lui dit :

— Eh ! Petite ! Tu veux bien m'appeler Eulalie. Dis-lui que Joseph souhaite lui parler !

Palmyre s'était retournée, le regard méprisant, elle lui en voulait d'avoir lorgné dans son corsage.

— D'accord, je vais l'appeler !

Elle transmet le message à Eulalie, qui s'empressa d'aller à la barrière en criant :

— Ne dis rien à Man Nana, je reviens de suite, Joseph est un bon ami !

Man Nana avait bon pied, bon œil, elle avait remarqué le manège de Joseph et d'Eulalie, elle avait dit à Céphyse :

— *Mo pa savé pou ki sa yé ka fé sa patché simagré-a, sa dé ya, dapré yé mo pa ka konprann !*

— Ils ne font pas de simagrées Man Nana, ils s'aiment !

— *Koté sa, chalèr ké ipokrizi ki amman yé kò, dépi tan yé ka wi-chi, wi-chi-a, mo savé i té gen ravèt anba roch !*

— Maman ! Tu exagères.

— *Talo vant ké trayi gogo, to ké wè !*